

4
Fevrier 1944.

Paul LAPALUS 71340 Iguerande

Récit de Marcel BRÉTIN

Nous sommes arrivés au camp de FLOSSENBURG au début de Mars 1944.

Nous venions de Buchenwald, ou un séjour d'une quarantaine de jours dans le petit camp (Bloch 52) nous avait permis de faire connaissance avec le monde concentrationnaire.

Ne possédant aucune spécialité intéressante, pour les fabriques d'armement, nous nous trouvions encore un certain nombre de Roannais dans ce convoi.

Le voyage de Buchenwald à Flossenbürg fut assez rapide, mais pénible. Le départ, eu lieu vers 17 heures et cette fois, dans des wagons à bestiaux dont la porte était largement ouverte. Contrairement à ce qui s'était passé pour venir de Compiègne ou nous avions étouffés, là, nous avons gelé ~~de froid~~ pendant une nuit et un jour.

Nous étions rassemblés debouts de chaque coté du wagon, laissant la place libre au centre pour le " posten SS " et pour garder un peu de chaleur, nous sommes restés collés les uns contre les autres à nous froter mutuellement.

Nous ne savions pas ou nous allions, nous avons entendu prononcer le mot " Floss " à Buchenwald parcequ'il était parait-il inscrit sur des caisses qui devaient nous accompagner, mais personne n'avait pu nous renseigner sur ce nouveau camp.:

A part le froid, le voyage fut sans histoire, je remarquais seulement au cours de la nuit, que nous franchissions une région montagneuse et que l'épaisseur de neige était prodigieuse, un mètre au moins.

Le lendemain, en début d'après midi, nous nous arrêtons à WEIDEN et je remarquais que les plaques indicatrices signalaient que cette ville faisant partie du district de Bayreuth. Je savais que Bayreuth est en Bavière, mais à vrai dire, je ne situais pas exactement la Bavière.

Peu de temps après, nous débarquons à la gare de Flossenbürg, première vision sinistre. Des blocs de granit en instance d'expédition encombrant la petite gare, et tout la haut, sur la colline, noyé dans un ciel neigeux, le fameux " Bürg " ou plutôt, ses ruines. De la neige partout, un froid sibérien. Nous prenons la route du camp qui traverse le village. Des enfants nous insultent et nous jettent des pierres. Et puis, c'est l'arrivée, et nous comprenons tout de suite que nous n'avons rien gagné à quitter Buchenwald. Comme on nous a habillé en zèbre pour le voyage, on nous dirige tout de suite sur la salle des douches. Non pas pour nous permettre de nous laver, mais pour changer de vêtements.

...../.....

Et la, commence le " cirque " que tous les déportés de Floss ont connu.

Nous sommes rangés dans la grande salle de douches, qui communique par deux portes avec une autre. Au signal, nous devons nous précipiter vers la porte de droite et au passage abandonner en tas, le bonnet puis la veste, puis la chemise etc. Davant chaque porte, se trouve un kapo polonais qui frappe à tour de bras. On reçoit donc un coup en entrant dans la salle contigüe, et un autre en rentrant dans la salle de douches, après avoir abandonné un effet. Contre le mur, entre les deux portes, sur une sorte d'estrade est assis un kapo allemand qui dirige les opérations, pendant qu'un " mignon " polonais joue de l'accordéon. Premier contact avec l'enfer des "verts", car contrairement à Buchenwald, ici à Flossenbürg ce sont des " droit commun " qui détiennent les leviers de commande et non les " Politiques " comme à Buchenwald. Après avoir des heures durant couru d'une salle à l'autre, sous les coups, pour poser toutes les pièces de notre uniforme, et recommencer le même jeu pour nous vêtir d'effets civils, plus chauds, marqués du KL. Nous sortons de la salle de douches, méconnaissables. De véritables guignols. Mais nous avons déjà connu ces déguisements.

Entrée tardive dans un bloc du petit camp dont je ne me rappelle plus le N°, et discours pontifiant d'une sorte de primate qui se révèle être le chef de bloc.

Nous couchons à deux par couchette. Elles sont très humides et comme je suis au deuxième étage sous le toit, il me pleut dessus toute la nuit.

Le lendemain matin à peine le coup de sifflet du chef de bloc a-t-il retenti, que les polonais entrent en action et nous font sortir à grands coups de " gummi ". Il faut avoir le réflexe rapide et passer la porte quand la matraque est levée. Un sur deux la reçoit et souvent ne s'en relève pas.

Que dire des douze jours qui ont suivi, sinon qu'ils furent pour nous un cauchemar ininterrompu. Il faisait un froid immense à cette époque de l'année, et les appels étaient interminables/. Certains soirs, nous étions obligés de danser sans arrêt d'un pied sur l'autre, pour éviter que nos galoches ne restent collées au sol par le gel.

C'est au cour de ces appels qu petit camp que nous avons fait connaissance avec un SS baptisé " le boxeur ". Il l'était parait-il. Avec un kapo aussi bien taillé que lui, il passait devant l'alignement des détenus et choisissait une victime. Avant que celle-ci sache ce qui allait lui arriver, il lui envoyait un direct du gauche au crau de l'estomac, et le cueillait d'un uppercut au menton, au moment où la douleur l'obligeait à se plier en deux. Le kapo choisissait un " Adversaire " à son tour, et c'était pendant dix minutes un concours, à celui qui allait descendre le

...../.....

3
plus proprement son homme.

Pendant notre séjour, et même lorsque nous fûmes transférés au grand camp, aucun homme de notre groupe ne fut affecté à un kommando définitif.

Nous étions choisis au hasard, à la sortie de la baraque et affectés à des kommandos de circonstance. Le plus terrible, car il signifiait une mort presque certaine était celui que formait et dirigeait lui-même le "Lagerältester". Un vert qui était parait-il un ancien champion de ski. Il réquisitionnait une vingtaine de détenus et les attelait à un char, composé d'une lourde plate forme sur quatre roues.

* (doyen)
chef du camp.
détenu.

Les détenus devaient charger le char de neige ramassée dans le camp ou sur la route d'accès, et ensuite ils devaient le halier dans la montagne pour déverser la neige dans un ravin. Chaque matin et chaque soir, la moitié du kommando avait été tué à coups de gourdin, par le Lagerältester. Les survivants ramenaient les cadavres sur la plate forme du char.

Pour ma part, j'ai échappé de même que mes camarades Roançais à ce kommando de mort. Dans les tout premiers jours, j'ai même bénéficié d'une "planque" et j'en ai fait profiter mon Père. Il existait un kommando dont le travail consistait à trier des rutabagas pourris dans les immenses silos du côté de l'usine Messerschmidt. Comme je parlais allemand, j'avais été repéré par un "Vorarbeiter" polonais, qui ne devait guère avoir plus de 16 ans, et qui était d'une férocité sans exemple. Je fus donc embarqué un beau matin dans son groupe, et pendant que mes camarades triaient les rutabagas gelés, ce qui était fort pénible, le polonais s'installait avec moi derrière un énorme tas de légumes à l'abri de tout regard indiscret des SS, et me demandait de lui traduire en français, et de lui écrire dans un petit carnet, des expressions "cochannes". J'en profitais pour faire affecter mon père à ce kommando, mais cette sécurité relative ne dura que deux jours, je pense que le Polonais avait épuisé sa soif de connaissance.

Ce fut alors, que je fus affecté avec presque tous les Roançais à l'enlèvement de la butte. Il y avait en effet à cette époque à la limite du grand camp, une énorme butte. Une colline presque, que les S.S s'étaient mis en devoir déliminer dans les plus brefs délais. Nous étions certainement plus de 1 000 hommes affectés à ce travail et le Lagerführer SS était constamment sur place, le fouet à la main souvent accompagné d'un officier SS armé d'un revolver qui tirait dans le tas à tout moment.

Kommandant 44
le camp.

Naturellement, les SS et les kapos faisaient preuve du plus grand zèle, et les morts furent innombrables. Je me souviens d'un très jeune Hollandais, qui fut transpercé d'un coup de pic, parce qu'il avait eu le malheur de se relever pour souffler quelques instants. Au bout de quelques jours, on demanda des volontaires pour l'usine Messerschmidt et

...../.....

4

nous décidâmes de nous faire inscrire, dans l'espoir d'un travail moins rude, mais notre situation n'en fut pas modifiée.

A Flossenbug, la nourriture était infecte. La soupe était faite de rutabagas gelés, et on ne pouvait mieux la comparer qu'à de la vomissure. Certains étaient incapables de la manger. Il n'y avait pas de soins. Tout détenu qui entra à l'infirmerie en ressortait rapidement après un passage à tabac en règle. Quand il n'était pas mort, et prenait le chemin du " Krematorium ".

Je dois dire qu'au bout de peu de temps, l'espoir de sortir vivants nous avait abandonné. Et c'est précisément quand nous eûmes touché le fond du désespoir, que le destin nous donna son coup de pouce.

C'était je pense la veille de notre départ.

En début d'après midi, nous fûmes rassemblés en vue de la formation d'un " transport " dont nous ignorions bien sur, la destination. Mais il était précisé que les volontaires pour l'usine Messerschmidt devaient se ranger d'un côté et les hommes du transport de l'autre. Avec mes Amis IAPALUS, GAGET, OLMICCIA et mon Père, nous nous alignâmes avec les " Messerschmidt ". Mais mes compagnons écrivirent bientôt l'avis, que nous avions commis une erreur et que, quelque soit le transport, il fallait en être. Je n'étais pas d'accord, car je pensais qu'à chaque étape nous allions plus loin vers l'est et que nous allions finir dans les mines de sel en Pologne. En un instant, nous arrivâmes pourtant à la conclusion que n'importe quel camp ne pouvait être pire que Floss, et d'un seul élan, nous nous précipitâmes dans la cohue des partants pour le transport.

Naturellement, hurlements des kapos, coups de schlague, vociférations, alignement " zuffen " mais nous étions perdus dans la masse et personne ne nous retrouva. Il restait cependant un écueil à franchir, celui de la sélection. Le groupe destiné au transport, fut descendu immédiatement dans la salle de douche et le cérémonial du premier jour recommença. Au son de l'accordéon et au rythme des matraques, il nous fallut nous dépouiller de nos vêtements et nous entasser nus, au fond de la pièce. Une estrade fut alors avancée et nous attendîmes. Après un très long moment, un gradé SS apparut, qui se révéla être un " médecin ". On lui passa une blouse blanche et on disposa près de lui, un pot de peinture marron et un pinceau à très long manche.

La sélection commença. On avançait par la droite, les hommes montaient un à un sur l'estrade, où le médecin après un rapide coup d'oeil, leur peignait sur la poitrine, un A, un B ou un C. Les A et les B étaient placés d'un côté, les C de l'autre. Quel était le bon groupe ? Je décidais de me faufiler aux premiers rangs, afin d'obtenir des renseignements. Il ne me fallut pas longtemps, pour être fixé. Je vis que les jeunes et les hommes très forts étaient automatiquement marqués d'un A ou d'un B alors que les vieillards se voyaient affecter à la catégorie

Ceci ne me disait toujours pas, quelle était la catégorie

...../.....

5

tinée au transport, mais l'essentiel pour^{moi} était de ne pas être séparé de mon père, et il avait 50 ans. C'est là, que le hasard me servit. Un homme d'apparence assez forte se présenta sur l'estrade, il avait les cheveux blancs et le "médecin" lui demanda son âge par l'intermédiaire de l'interprète. Il répondit 52 ans et fut aussitôt gratifié d'un C. J'en savais assez. Je revins au fond de la salle vers mes camarades et dis à mon père qu'il ne lui fallait en aucun cas avouer 50 ans. Bien que maigre, il était très musclé et pouvait donner le change.

Notre tour arriva de passer sur l'estrade, mes Amis GAGET, LAPALUS et OHMICCIA qui étaient des "armoires à glace" furent gratifiés d'un A. Pour ma part je fus décoré d'un B et j'attendis le tour de mon père.

Ce que j'avais prévu arriva. Le "médecin" lui demanda son âge. Il répondit 48 ans et reçut lui aussi un B. Nous étions ainsi réunis dans le même groupe. C'était par chance, celui des partants. Nos vieux camarades BRETAGNE et BEYER étaient dans l'autre. Ils devaient mourir quelques jours plus tard après avoir été affectés au "invalides".

Le reste de la nuit passa à nous habiller de nouveau, avec des "zèbres" toujours au pas de course et toujours sous les coups.

Le lendemain matin, encadrés par des SS noirs, de la division "Totenkopf" nous quittions pour toujours l'enfer de Flossenbürg.

Nous formions le transport "Hradischko". Nous étions peut-être 500 français, polonais et russes, qui allions pendant 14 mois "coloniser" "Hradischko - SS Bezirk und Übungsplatz". Mais comme l'a dit quelqu'un avant moi, cela c'est une autre histoire.

Patrick. 6701